L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 18 MARS 1895 Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 18 MARS 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET
—D'UNE—
TOMBE.

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

QUATRIÈME PARTIE.

LA JOLIE DENTELLIÈRE.

(Suite.)

Un matin, en rentrant de sa promenade habituelle, le général trouva dans son cabinet de travail le marquis de Mimosa qui l'attendait.

Le marquis était à Paris depuis deux mois déjà. Suivant les conseils que lui avait donné le comte de Corello, il n'avait pas cru devoir accepter l'hospitalité de son beau-père et de sa belle-mère; mais il les voyait souvent et, deux autres fois dans la semaine, il dînait chez le général.

Il demeurait à l'hôtel Meurice, où il avait loué au mois un petit appartement de trois pièces, et où il n'était connu que sous le nom de don Ramon Albarès. Mais chez le général où, en dehors de l'intimité, on l'appelait également don Ramon, les domestiques savaient très bien qu'il était le marquis de Mimosa, le gendre du général.

—Est-ce que vous m'attendez depuis *longtemps*? demanda le général en serrant la main du marquis.

—Depuis un quart d'heure à peine.

—Est-ce que Mme de Vauclair n'a pas pu vous recevoir?

—On m'a dit qu'elle était dans sa chambre avec une ouvrière, une jeune fille; je n'ai pas voulu qu'on la dérangeât, et elle ignore que je suis ici.

—Eh bien, mon ami, quelles nouvelles?

—Hélas! toujours rien.

—Pas le plus léger renseignement? fit le général en hochant la tête.

—Vous savez toutes les démarches que j'ai déjà faites; le préfet de police, l'ambassadeur d'Espagne, le chef de la Sûreté sont toujours disposés à me seconder. Mais aucun indice... Que peut-on trouver quand on cherche dans la nuit.

—C'est vrai, mon cher marquis; hélas! oui, les chances de succès sont bien faibles. Qui sait même si la pauvre enfant est encore vivante?

—Mon père, répondit vivement le marquis, je croirai que ma fille existe tant que je n'aurai pas sous les yeux la preuve de sa mort. Accusez-moi de folle obstination, dites que c'est de la superstition, il y a dans mon cœur une voix qui me dit qu'elle est encore de ce monde.

Souvent, pendant la nuit, j'ai des visions et Thérésa m'apparaît dans l'éclat de ses dix-huit printemps, rayonnante de beauté, comme sa mère.

—Mais, mon ami, nous croyons aussi, Mme de Vauclair et moi, que notre chère enfant n'est pas morte; seulement... comment la retrouver?

—Ah! si je le savais! s'écria le marquis en appuyant la main sur son front.

Après un silence, il continua:

—Mais aucun échec ne découragera ma persévérance; tant qu'il me restera un souffle de vie, je poursuivrai mes recherches. J'ai, vous le savez, des émissaires intelligents qui parcourent le midi de la France. Une fortune est assurée à celui qui retrouvera ma fille. Mon père, j'ai confiance en Dieu, il me dédommagera un jour de tout ce que j'ai souffert.

—Oui, mon brave marquis, le courage que vous avez montré au milieu des plus cruelles épreuves mérite une récompense.

Le général, qui, comme sa femme, ne s'était jamais consolé de la perte de sa petite-fille, aurait voulu parler d'elle encore, mais il craignait d'augmenter la douleur du marquis en s'appesantissant sur ce pénible sujet.

—Vous ne savez toujours pas si votre cousin, don Antonio de Villina, est en France, à Paris? dit-il, changeant la conversation.

Sa présence à Paris n'a été signalée nulle part; que m'importe après tout ce misérable? il ne mérite pas que je pense à lui.

—Sans doute, mais vous ne devez pas oublier que vous avez en cet homme un mortel ennemi.

—Que pourrait-il encore tenter contre moi, quand il a tout intérêt à se faire oublier?

—Heu, heu! fit le général.

Le marquis avait cette suprême insouciance de ses ennemis qui, dans l'histoire, a été fatale à tant de personnages avertis, comme lui, d'avoir à se tenir sur leurs gardes.

Ils continuèrent à causer, et le marquis, sollicité par son beau-père, lui raconta sa conversation avec la reine régente d'Espagne.

Pendant ce temps, Emilienne, la jolie dentellière, causait avec la générale de Vauclair, qui l'avait reçue dans sa chambre.

La jeune fille s'était présentée, répondant à la gracieuse invitation que lui avait faite la générale de venir la voir. Elle était vêtue avec sa simplicité habituelle, mais toujours gracieuse et divinement jolie sous son modeste costume.

Mme de Vauclair était venue à sa rencontre avec un sourire encourageant et lui avait mis un baiser sur sur le front.

—Ah! vous n'avez pas oublié votre promesse, dit la générale; je suis charmée de vous voir.

Elle fit asseoir Emilienne.

Celle-ci ouvrit le carton qui renfermait la riche et précieuse dentelle que la générale avait portée elle-même à la jeune ouvrière.

—Voyez, madame, dit Emilienne, faisant voir la dentelle dépliée, j'ai fait de mon mieux pour que vous soyez satisfaite.

—Ah! ma chère enfant, mais il est merveilleux le travail que vous avez fait là! Cela tient du prodige. Je défie l'œil le plus expérimenté de découvrir une différence entre l'ouvrage de vos doigts et le travail primitif.

Elle prit la pièce de malines, s'approcha près de la fenêtre et l'exposa en pleine lumière pour mieux l'examiner.

—Oui, reprit elle, c'est merveilleux, un prodige d'habileté; je n'aurais jamais cru qu'on pût à ce point faire illusion; voilà une véritable œuvre d'art. Aussi, je vous dois beaucoup d'argent.

L'ouvrière était toujours embarrassée quand il s'agissait d'établir le prix de son travail, basé surtout sur le temps employé. Mme Martinet ne cessait de lui reprocher de ne pas savoir se faire payer convenablement.

Timidement, elle fixa un prix et crut voir sur le visage de la générale une expression d'étonnement.

—Madame, fit-elle doucement, si vous croyez que c'est trop....

—Trop? Mais ma chère enfant, ce travail vaut plus du double de ce que vous demandez.... Par exemple! si vous êtes toujours aussi modeste, vous ne ferez jamais fortune. Allons, ne rougissez pas ainsi, je comprends que, pour une nature délicate comme la vôtre, la question d'argent soit toujours un ennui. Mais c'est bien, ma chère mignonne, ma femme de chambre vous portera demain la somme qui vous est légitimement due.

Elle reprit place dans son fauteuil qu'elle rapprocha de celui de la jeune fille.

—Lorsque je vous ai quittée l'autre jour, reprit-elle, j'avais encore beaucoup de choses à vous dire; vous avez bien quelques instants à me donner, n'est-ce pas, mon enfant?

—Oui, madame; oh! vous êtes vraiment trop bonne.

—Emilienne, vous êtes une véritable magicienne; on m'avait bien dit que l'on ne pouvait vous voir ni vous entendre sans éprouver un charme irrésistible. A première vue vous m'avez séduite; votre petite chambre, avec des fleurs sur la cheminée, m'a fait l'effet d'un sanctuaire; tous les détails de l'ameublement m'ont révélé la distinction d'idées et de sentiments que je devinais chez celle qui l'habitait.

Puis, en entendant votre voix, en examinant votre charmant visage, je fus tout de suite attirée vers vous et je me sentis intéressée à votre existence. C'est que, voyez-vous, ma pensée se reportaient sur une autre qui a occupé, qui occupe toujours une grande place dans mon cœur.

Les yeux de Mme de Vauclair s'arrêtèrent avec une expression de profond attendrissement sur Emilienne, puis, inconsciemment, se tournèrent vers un tableau suspendu au-dessus de la cheminée.

C'était le portrait d'une belle jeune fille blonde, de quinze ans environ, un chef-d'œuvre d'un des meilleurs élèves de Ingres.

Rien de plus gracieux, de plus suave que cette figure souriante, à l'œil vif et doux, aux contours charmants, qui faisait songer aux rêves ravissants de l'adolescence à laquelle l'avenir promet tous les bonheurs.

Mais si la bouche de la jeune fille représentée sur la toile était toujours souriante, le crêpe attaché au cadre indiquait que la bouche de l'original du portrait ne souriait plus depuis longtemps.

Mme de Vauclair ne parlait pas, et ses regards ne pouvaient se détacher de la peinture.

Emilienne, dont les yeux avaient suivi la même direction, était également silencieuse et émue.

Quelques instants s'écoulèrent pendant lesquels on n'entendit que le bruit monotone du balancier de la pendule.

La générale reprit la parole:

—C'est le portrait de ma fille, dit-elle d'une voix mélancolique; vous ne lui ressemblez pas, Emilienne, mais vous êtes aussi charmante, aussi belle qu'elle l'était; si différente que soit votre beauté de la sienne, je ne puis cependant m'empêcher de faire un rapprochement entre vous et elle.

Comme vous, mon enfant, ma fille était bonne et aimante; sa voix avait le même charme que la vôtre; comme vous, jamais une pensée mauvaise n'a terni la limpidité de son âme.

L'émotion oppressait Mme de Vauclair, elle s'arrêta pour respirer, puis continua:

—La dernière fois que je l'ai vue, elle était assise à la place que vous occupez en ce moment. Elle avait alors dix-neuf ans. Elle nous avait quittés un an auparavant pour suivre son mari, un mari qui l'adorait et était bien digne de posséder le trésor que nous lui avions confié. Elle me parlait de ses joies, de ses espérances, du bonheur qu'elle trouvait auprès de son époux. Elle n'allait pas tarder à devenir mère, et ses yeux rayonnaient de joie à la pensée de son enfant; elle se voyait déjà épiant son réveil et s'enivrant de ses premiers sourires. Moi, c'était de ses paroles que je m'enivrais; j'étais à l'âge où les grand'mères peuvent former de longs rêves, et je songeais à ce nouvel élément offert à ma tendresse.

Le lendemain, ma fille partit, et depuis je ne l'ai jamais revue; jamais non plus je n'ai pu serrer sur mon cœur l'enfant sur lequel reposaient tant d'espérances.

Mme de Vauclair laissa tomber sa tête dans ses mains et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues pâles.

Emilienne, elle aussi, ne put retenir ses larmes.

Cédant à un mouvement irrésistible, elle saisit une main de la générale, qu'elle couvrit de baisers.

—Oh! madame, dit-elle, pardonnez-moi d'avoir involontairement ravivé une douleur à laquelle je ne puis apporter aucun soulagement.

—Ne vous reprochez rien, mon enfant, ces impressions de regret sont chères à mon cœur; quand même je pourrais les éloigner de moi, je ne le voudrais pas. Si vous saviez quel charme pénétrant il y a à réveiller certains souvenirs! Et puis, laissez-moi vous le dire, il me semble que je retrouve en vous quelque chose de celles que j'ai perdues.

—Oh! madame!

La générale essuya ses yeux et reprit une physionomie résignée, presque souriante.

—Ma chère enfant, dit-elle, vous comprenez maintenant pourquoi vous m'avez tout de suite inspiré une si vive sympathie.

Mais j'ai eu tort de vous imposer ma tristesse et d'assombrir ainsi votre charmant visage. Que voulez-vous, il me semble que je vous connais depuis longtemps et que vous parler de mes peines est chose toute naturelle.

Emilienne, considérez-moi comme une mère, une amie qui voudrait traduire son dévouement autrement que par des paroles.

—L'intérêt que vous voulez bien me témoigner, madame, me suffit. J'en suis plus touchée et plus reconnaissante que je ne puis le dire. Votre nom sera associé dans mon cœur à celui de ma bien-aimée protectrice, Mme Villarceau, dont la voix a pour moi le même accent affectueux que le vôtre.

—Je connais de réputation la grande bonté de Mme Villarceau, et l'affection que vous lui avez inspirée ne me surprend pas. Mais vous êtes jeune, mon enfant, et il est dans l'ordre naturel des choses qu'elle et moi vous précédions dans la tombe.

—Je ne veux pas, madame, m'arrêter à cette pensée douloureuse que je puisse être séparée des personnes que j'aime.

—Mon Dieu, ma chère enfant, il faut pourtant bien songer aux éventualités de l'avenir... Votre excellente mère, qui était jeune encore, vous a quittée; Mme Martinet, à qui elle a confié de veiller sur vous, peut à son tour vous manquer. Le poids de la solitude, est lourd à porter, surtout pour une jeune fille. Y avez-vous songé, Emilienne?

—Jusqu'à ce jour, madame, Dieu m'a protégée, il ne m'abandonnera pas.

—Ma chère petite, répliqua Mme de Vauclair avec un doux sourire, vous avez l'heureuse insouciance de la jeunesse; c'est donc à ceux qui, comme moi, ont l'expérience des choses de la vie, d'envisager votre situation dans l'avenir avec moins de quiétude que vous.

Emilienne étouffa un soupir et garda le silence.

La générale poursuivit:

—Vous êtes à un âge où une jeune fille a besoin d'un bras sur lequel elle puisse s'appuyer avec confiance. Emilienne, il faudra vous marier.

La jeune fille eut un sourire doux et triste.

Je ne me suis jamais occupée de préparer un mariage, continua Mme de Vauclair; mais si je connaissais un jeune homme digne de vous, je n'hésiterais pas à lui dire: "Emilienne Lormont est une perle!" Et, s'il vous aimait et vous plaisait, je donnerais tout mon concours à ce mariage. Alors, Emilienne, comme moi Mme Villarceau serait rassurée sur votre avenir.

La jeune fille, très rouge, tenait sa tête baissée.

—Voyons, ma chère enfant, voulez-vous que je pense à vous marier?

—Non, madame, répondit Emilienne avec vivacité, je ne pourrais pas répondre à vos bonnes intentions pour moi.

La générale enveloppa la jeune fille de son regard et eut un sourire plein de bienveillance.

—Mon affection pour vous me rend indiscrète, dit-elle: excusez-moi, mon enfant.

—Vous ne pouvez être indiscrète avec moi, madame, et j'apprécie avec un sentiment de profonde reconnaissance le mobile qui a dicté vos paroles; mais....

—J'ai compris, mon enfant, vous aimez!

—Oui, madame.

—Ce jeune homme est digne de vous?

—C'est moi, madame, qui ne suis pas digne de lui.

—Que dites-vous? s'exclama Mme de Vauclair.

—Il appartient à une famille estimée, honorée et riche. Nous nous aimons, madame, et je n'ai pas l'espoir qu'il puisse m'épouser.

La jeune fille laissa échapper un soupir, et des larmes jaillirent de ses yeux.

—Voyons, voyons, dit la générale, ne puis-je pas faire quelque chose pour vous en cette circonstance?

—Rien, madame, rien, répondit Emilienne en secouant la tête.

Elle se leva.

—Madame, dit-elle, permettez-moi de me retirer.

—Oui, mon enfant, mais pas avant que je vous ai présentée au général, qui vient de rentrer après avoir fait au Bois sa promenade matinale.

Mme de Vauclair sonna.

—Où est le général? demanda-t-elle à sa femme de chambre, qui vint à son appel.

—M. le général est dans son cabinet avec.... une personne.

—Quelle est cette personne?

La femme de chambre eut un moment d'hésitation, puis répondit:

—C'est M. le marquis.

—Eh bien, venez, mon enfant, je vais vous présenter à mon mari et à notre gendre.

La vieille dame et Emilienne sortirent de la chambre, traversèrent un petit salon et Mme de Vauclair frappa d'une certaine façon à la porte du cabinet de son mari.

—Entre donc, répondit la voix du général.

Mme de Vauclair entra, tenant la jeune fille par la main.

Les deux hommes s'étaient dressés debout et restaient en admiration devant la jeune fille.

—Messieurs, dit la générale, je vous présente mademoiselle Emilienne Lormont, une fée, car elle vient de me rapporter une pièce de dentelle, dont le travail n'a pu être exécuté que par les doigts d'une fée.

—Mademoiselle, dit le général, en s'avançant vers la jeune fille, Mme de Vauclair m'a parlé avec enthousiasme de sa jolie dentellière; j'avais aussi le désir de vous voir, de vous connaître; je sais quelle affection vous avez inspirée à Mme de Vauclair, et je m'associe de grand cœur à l'intérêt très vif qu'elle vous porte.

La jeune fille était rouge comme un coquelicot.

—Monsieur le général, balbutia-t-elle, tant de bonté pour moi... je suis toute confuse.....

—Vous ne devez pas l'être, mademoiselle, quand un vieux soldat exprime son admiration pour votre personne.

Et se tournant vers son gendre qui, les yeux fixés sur le ravissant visage de la jeune ouvrière, était comme plongé dans une admiration extatique.

—Eh bien! marquis, dit-il, on vante à plaisir la beauté des femmes de votre pays, vous voyez que nous avons en France des jeunes filles qui peuvent affronter la comparaison.

—Que puis-je vous répondre, général? Je suis émerveillé; je n'ai jamais rencontré chez nous tant de grâce, tant de distinction et une beauté aussi parfaite que celle de mademoiselle; j'avoue la défaite de mes belles compatriotes; du reste, je pensais déjà ainsi autrefois, lorsque j'épousai Mlle Hélène de Vauclair.

—Décidément, mon ami, répliqua le général, vous êtes sous le charme, et vous ne vous apercevez pas qu'en dévorant ainsi des yeux cette enfant, vous l'intimidez.

—J'en demande pardon à Mlle Emilienne Lormont; mais elle ne peut m'en vouloir de mon admiration et de la vive sympathie que, moi aussi, j'éprouve pour sa personne.

Mademoiselle, ajouta-t-il, vos parents sont bien heureux?

—Je les ai perdus, monsieur, répondit Emilienne.

—Orpheline! fit tristement le marquis.... Ainsi voilà la vie! Chacun ici-bas a ses peines; vous n'avez plus de parents et moi je n'ai plus de fille!

Emilienne salua les deux hommes et se dirigea vers la porte.

Le marquis, très ému, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Alors il poussa un soupir et dit au général:

—Thérésa aurait l'âge de cette jeune fille; je ne saurais vous dire à quel point cette charmante enfant m'a remué l'âme jusque dans ses plus intimes profondeurs.

Pendant ce temps, Mme de Vauclair et Emilienne traversaient l'antichambre. Soudain la porte par laquelle elles allaient en sortir s'ouvrit, livrant passage à Rosina Balti.

L'ancienne nourrice éprouva une commotion violente, puis resta immobile, les yeux fixés sur la jeune fille avec une expression d'effarement et de stupéfaction. La générale et Emilienne passèrent devant elle sans qu'elle fit un mouvement.

Mme de Vauclair accompagna l'ouvrière jusqu'à la porte de l'appartement.

—A bientôt, mon enfant, lui dit elle en l'embrassant de nouveau.

Quand elle rentra dans l'antichambre, Rosina, toujours à la même place, était comme clouée au parquet.

—Madame, demanda-t-elle d'une voix tremblante, quelle est donc cette jeune fille?

—C'est Mlle Emilienne Lormont, l'ouvrière en dentelles.

—Ah! fit Rosina Balti.

Et elle poussa un profond soupir.

VI

DEUX JEUNES FILLES.

Si nous avons réussi à faire connaître à nos lecteurs le caractère étrange de la marchande à la toilette, ils ne seront pas surpris des contradictions que l'on rencontre chez cette femme, qui faisait marcher de front les intrigues les plus équivoques, difficiles à justifier, avec le dévouement maternel poussé jusqu'au complet oubli d'elle-même.

Cette tendresse qu'elle avait pour Paul, elle l'avait également donnée à Georgette.

Sans doute, elle s'était attachée à la jeune fille parce que sur elle reposait le bonheur de son fils; mais aussi par cette considération moins honorable que Georgette était la fille du marquis de Mimosa—elle avait tout lieu de croire—et l'unique héritière d'une fortune considérable.

Elle veillait sur la jeune fille avec la même sollicitude que mettent certaines femmes galantes à préserver leurs filles des écueils contre lesquels elles se sont heurtées.

Aussi évitait-elle de faire entrer la fiancée de son fils dans le magasin que fréquentaient des clients et des clientes très mêlés.

Comme, dans son idée, Georgette était appelée à un rôle brillant dans le monde, elle tenait à compléter son instruction afin qu'elle ne se trouvât pas un jour au-dessous de sa situation.

Très instruite elle-même et ayant complété l'enseignement de sa jeunesse par les leçons pratiques qu'elle avait reçues dans ses voyages en pays étrangers, elle s'était faite l'institutrice de la jeune fille et vue encouragée dans sa tâche par les progrès rapides de son élève.

Douée d'une intelligence très vive, Georgette saisissait facilement et retenait tout ce qu'on lui apprenait.

Léonie ne se bornait pas à l'étude de l'histoire, de la géographie, de la littérature et des sciences dans leur partie élémentaire, elle ne négligeait pas les arts d'agrément. Un pianiste distingué venait trois fois par semaine donner des leçons à la jeune fille.

Les journées se passaient rapidement et agréablement, car Mme Prudence avait le talent de donner une forme attrayante aux études les plus arides.

De temps à autre elles se promenaient ensemble, visitaient les monuments, les musées, et Georgette rapportait toujours des aperçus nouveaux. Le cercle de ses idées s'élargissait, et déjà elle aurait pu se mêler à toutes les conversations sans qu'on soupçonnât les lacunes résultant de son éducation première.

Mais il y avait un point sur lequel l'influence de la marchande à la toilette pouvait n'être pas sans danger.

Léonie avait toujours apprécié très haut les satisfactions de la vanité et de l'orgueil, et en les procurant à Georgette elle croyait pouvoir lui mieux prouver son affection.

Elle aurait voulu qu'elle fût toujours mise à la dernière mode; jamais, pour sa fille, les étoffes ne seraient assez belles, assez riches, la coupe des vêtements assez élégante. Elle voulait être fière de se montrer accompagnée d'une jeune fille dont l'éblouissante beauté serait encore relevée par l'éclat de la parure.

Certes, s'il n'eût tenu qu'à elle, Georgette serait devenue terriblement coquette. Elle était jeune et fille d'Eve; elle se serait volontiers admirée dans une magnifique toilette.

Les habitudes de coquetterie, presque toujours pernicieuses, étaient d'autant plus à craindre pour Georgette que Léonie avait su s'emparer de sa confiance et qu'elle obéissait à la direction de la mère de Paul avec une grande docilité.

Heureusement, le jeune artiste était là. Il admettait que Georgette fût bien mise, mais seulement avec une élégante simplicité. Non seulement le luxe dans la toilette contrariait ses idées et serait mal vu par le sculpteur sur bois, mais il ne convenait pas à Georgette, belle surtout de sa modestie et de sa simplicité.

Il avait tout de suite mis un terme aux exagérations de sa mère et aux velléités de coquetterie de sa fiancée.

Un matin qu'il devait sortir avec elles, et attendait dans le petit salon qu'elles eussent achevé de s'habiller, sa mère l'appela et lui montra Georgette parée avec une recherche inaccoutumée. Le costume acheté la veille, sortant d'une maison renommée de la rue de la Paix; la jeune fille avait au poignet un riche bracelet, à son doigt une bague magnifique et en haut de son corsage, comme broche, une superbe émeraude entourée de perles fines.

—Paul, dit la mère, admire ta fiancée, regarde comme elle est belle!

Le jeune homme resta froid, arrêtant sur Georgette son regard attristé.

—Tu parais mécontent, lui dit Léonie.

—C'est vrai, ma mère, répondit il; Georgette n'a pas besoin d'être ainsi parée pour me plaire; je la trouve beaucoup plus charmante avec la simplicité de toilette qui convient à son âge que sous ce costume et avec ces bijoux qui semblent destinés à attirer les regards des passants.

—Décidément, mon ami, je ne te comprends pas, tu es d'un puritanisme....

—Mon Dieu, chère mère, vos intentions sont bonnes assurément, mais plus que jamais, en ce moment, elles sont en opposition avec mes idées; et tenez, je n'oserais pas conduire Georgette habillée ainsi chez mon père.

La jeune fille paraissait quelque peu attristée de l'effet produit par sa toilette sur son fiancé.

—Eh bien! ma fille, l'interrogea Mme Prudence, vous ne dites rien.

—Je ne dis rien, ma mère, mais je pense que Paul a raison.

— C'est bien, ma bien-aimée Georgette, c'est très bien!

S'adressant à sa mère:

—Elle est jolie et lui va très bien, la robe que lui a faite votre couturière; c'est cette robe qu'elle doit mettre pour sortir. Et puis, ma mère, pas de bijoux comme ceux-là; je préfère de beaucoup les premiers que vous lui avez donnés, ils peuvent être portés par une jeune fille.

Déjà Georgette s'était mise en devoir de changer de vêtement et de parure.

La marchande à la toilette avait compris, elle aussi, et, dès lors, elle se garda bien de s'attirer des reproches de son fils.

Ainsi avait été détruite l'influence que la vanité de Léonie aurait pu exercer sur les goûts de Georgette.

La jeune fille s'était prise d'une vive affection pour le père de Paul, et elle était encore préservée par le grand bon sens du sculpteur et les conseils qu'il lui donnait.

Un jour, Paul lui ménagea une agréable surprise: en arrivant rue Saint-Maur, à l'heure du déjeuner, elle trouva chez le sculpteur sur bois M. Delmas avec ses deux enfants.

Quelle scène attendrissante!

Dans les lettres de Georgette à M. et à Mme Delmas, comme l'expression de ses sentiments d'affection et de reconnaissance était froide en comparaison des effusions de sa tendresse!

Elle prenait tour à tour les enfants et les comblait de caresses. Les yeux pleins de larmes, elle rappelait à Paul que c'était entre Germaine et Henri qu'elle lui était apparue la première fois.

Et ils lui revenaient en foule, les souvenirs des bonnes heures passées sous le toit hospitalier de M. Delmas.

Mais quelle joie aussi pour le frère et la sœur! Comme ils étaient heureux de revoir leur bonne amie Georgette!

C'était un délicieux tableau que le père Lebrun avait sous les yeux, et c'était avec une émotion profonde qu'il contemplait Georgette, tenant dans ses bras les deux enfants. Ah! s'il eût encore douté du bonheur de son fils auprès de Georgette, comme il eût été pleinement rassuré par ce touchant spectacle qu'il avait sous les yeux!

La pauvre paralytique manquait à la réunion, mais son nom revenait sans cesse sur les lèvres de la jeune fille.

—Nous irons la voir, n'est-ce pas, Paul? dit-elle à son fiancé.

—Certainement, et plus d'une fois.

Naturellement, on parla de Reboul.

—Le malheureux est à plaindre, dit M. Delmas, il a eu une attaque qui lui a paralysé la langue et a atrophié le peu d'intelligence qui lui restait. Son odieuse servante l'accable d'injures et le brutalise. L'auberge du "Faison d'or" n'en a plus pour longtemps avant de passer en d'autres mains.

Georgette ne pouvait oublier qu'avant de s'abrutir par la boisson, Célestin Reboul avait été bon pour elle.

—Je le plains de tout mon cœur, dit-elle.

Mais on passa bien vite de ce pénible sujet à un autre.

On parla de l'avenir. Paul s'intéressait aux deux enfants. Un jour, sans doute, Henri viendrait à Paris pour y faire son éducation; il y aurait des amis qui remplaceraient auprès de lui son père et sa mère.

L'après midi se passa rapidement, et quand vint pour M. Delmas et ses enfants l'heure de regagner la gare d'Orléans, on se sépara en se disant:

—A bientôt!

Georgette venait assez souvent chez le sculpteur sur bois; elle comprenait ce que sa situation avait de délicat entre les deux époux, et sentait qu'il y avait des susceptibilités ombrageuses à ménager. Elle s'acquittait de cette tâche difficile avec tact. Gracieuse et affectueuse auprès de Léonie, elle l'était également avec le père de Paul; aussi tous deux la chérissaient.

Jamais, par exemple, le sculpteur ne prononçait le nom de sa femme; avec la même réserve, la marchande à la toilette ne questionnait jamais la jeune fille sur ses entrevues avec son mari.

Quelquefois, Lebrun accompagnait son fils et Georgette dans leurs promenades.

Un dimanche matin, Paul vint prendre sa fiancée et ils rejoignirent le sculpteur sur bois, qui les attendait dans la loge de Mme Michel.

Le vieillard avait décidé que ce jour là, avant la promenade, ils déjeuneraient tous trois dans un restaurant.

Après avoir déjeuné, ils suivirent le boulevard des Batignolles et arrivèrent devant le parc Monceau, où ils entrèrent.

On était aux premiers jours de décembre; malgré cela, la température était douce; le givre dont les arbres étaient blancs le matin, s'était fondu sous les rayons tièdes d'un beau soleil, et l'on se serait cru plutôt au commencement du printemps qu'aux jours tristes de l'hiver.

Le beau jardin ensoleillé était encore égayé par les cris des enfants, qui s'ébattaient joyeusement, les uns jouant aux "quatre coins", à la "barre", à "saute mouton"; d'autres couraient en se poursuivant à travers les allées.

Les promeneurs étaient assez nombreux, et beaucoup se reposaient, assis sur les bancs.

Paul et Georgette, serrés l'un contre l'autre, étaient ravis. Que leur importaient les arbres sans feuillage? Est-ce que pour eux la nature n'avait pas un aspect en harmonie avec leurs sensations, la joie qu'ils éprouvaient d'être ensemble?

Soudain, Paul s'arrêta au milieu des réflexions que lui inspirait une des belles statues qui décorent ce jardin aristocratique. Il venait d'apercevoir Emilienne Lormont et Mme Martinet se dirigeant de leur côté.

—Ma chère Georgette, dit il, mon père et moi connaissons cette charmante jeune fille qui s'avance vers nous; peut-être s'établira-t-il un jour entre vous des relations d'amitié; je vais vous présenter l'une à l'autre.

—Oh! qu'elle est jolie murmura Georgette.

Paul, son chapeau à la main, salua Emilienne et Mme Martinet.

—Mademoiselle Lormont, dit il, permettez-moi de me féliciter de l'heureux hasard qui me permet de vous présenter mes hommages; il y a bien longtemps que mon père et moi n'avons eu le plaisir de vous voir....

—C'est vrai, messieurs, répondit Emilienne, je vais si rarement à Passy!

—Comme mon fils et moi, dit le sculpteur sur bois, vous travaillez toujours beaucoup, mademoiselle!

—Oui, monsieur, beaucoup; mais je n'aurais à me plaindre que si l'ouvrage me manquait.

Les deux jeunes filles s'observaient curieusement et, déjà, se sentaient attirées l'une vers l'autre sous l'influence d'un courant sympathique.

—Mademoiselle Lormont, reprit le jeune artiste, permettez-moi de vous présenter Mlle Georgette, qui bientôt, je l'espère, s'appellera Mme Paul Lebrun.

Emilienne eut un délicieux sourire, et présentant sa petite main gantée à Georgette:

—Mademoiselle, dit-elle, je vous félicite sincèrement; il ne m'appartient pas de vous faire l'éloge de votre fiancé en répétant ici tout le bien que j'ai souvent entendu dire de lui; mais je suis bien sûre qu'auprès de M. Paul Lebrun et de son excellent père, que je connais depuis longtemps, vous serez heureuse parmi les plus heureuses.

—Je vous remercie, mademoiselle, répondit Georgette très émue; je n'oublierai jamais vos bonnes paroles, je les garderai précieusement dans mon cœur. Je ne sais ce que j'éprouve en ce moment, mais si j'osais vous demander....

—Dites, [illegible]

—Eh bien, [illegible] vous embrasser.

—Oh! [illegible]

Et les [illegible] l'autre.

[illegible]

—Malgré cela, [illegible] Georgette, Paul m'a [illegible] et son père a consenti à [illegible] m'élèvent [illegible] aussi quelle reconnaissance [illegible] et comme je le [illegible] Mais est-ce assez de [illegible] tout mon dévouement et [illegible] ma tendresse? Je voudrais être parfaite pour être plus digne de Paul.

—Je devine en vous toutes les qualités du [illegible], mademoiselle Georgette, et M. Paul Lebrun ne saurait vous demander davantage.

Georgette secoua la tête.

—Oh! je vois bien ce qui me manque, allez, répliqua t elle, et je le sens mieux aujourd'hui que jamais.

—Pourquoi mieux aujourd'hui?

—Pourquoi? Je n'hésite pas à